

L'EXPRESS

www.lexpress.fr

N°2982 semaine du 28 août au 3 septembre 2008

PS:
l'offensive
de
Martine
Aubry

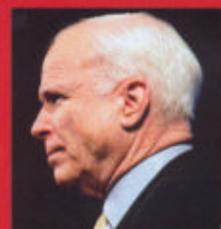


**SES RACINES
SES LIEUX CULTES
SES GRANDES
FIGURES**

MON **ARLES** PAR CHRISTIAN LACROIX

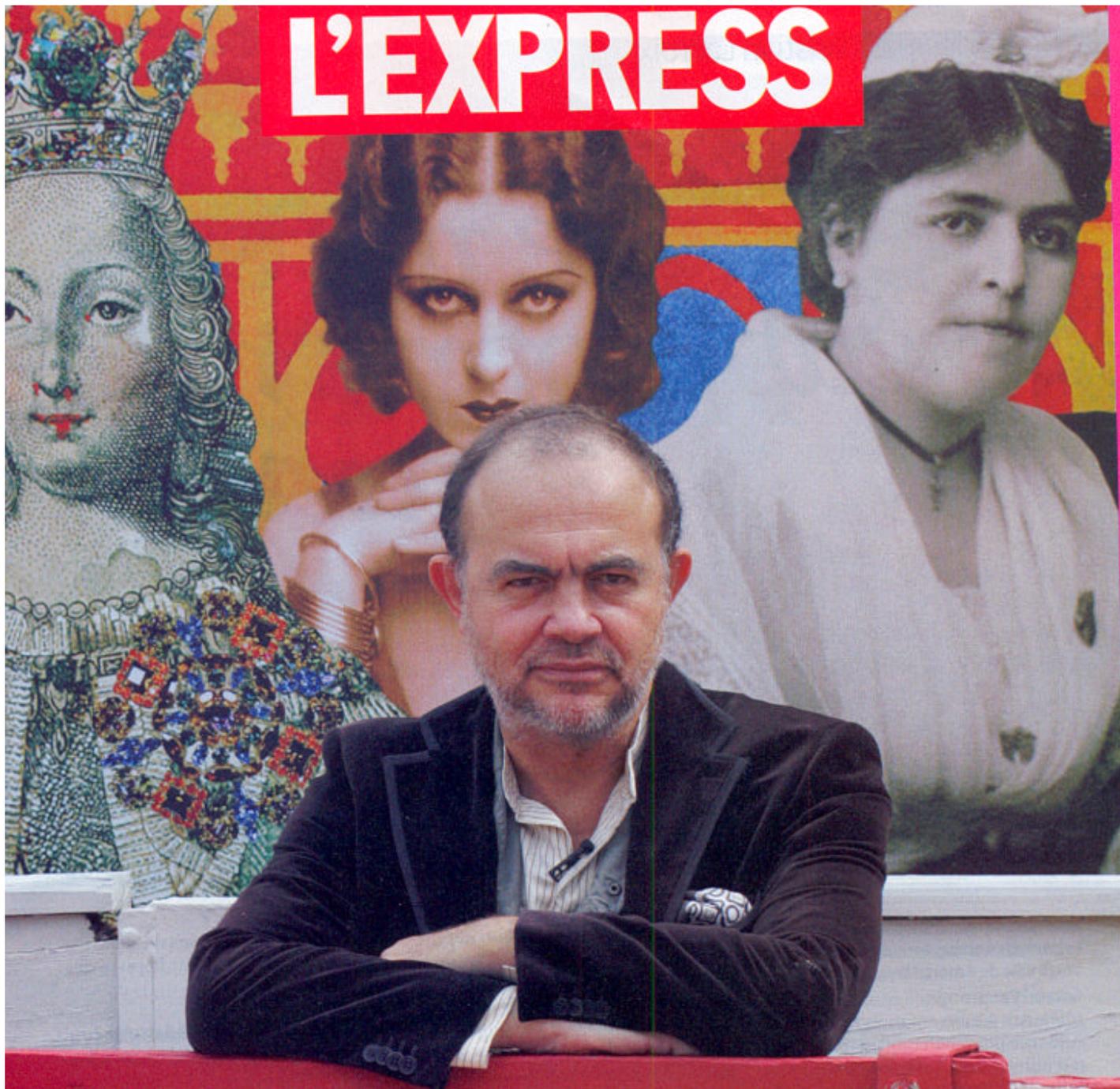


**OBAMA - McCAIN
QUI EST LE MEILLEUR**



L'EXPRESS

DOSSIER SPÉCIAL



Mon Arles par
Christian Lacroix

DOSSIER RÉALISÉ PAR SYLVIE WOLFF

Mon Arles, par Christian Lacroix /

“Je me suis réapproprié mes racines”

Vedette de l'été arlésien, le couturier revient sur ses terres avec une double actualité : la scénographie d'une exposition magistrale au musée Réattu et la direction artistique des 39^{es} Rencontres de la photographie, qui se tiennent jusqu'au 14 septembre. La programmation a évité l'écueil d'une immersion unique dans le monde de la mode et révèle la grande palette d'intérêts (la présence, la disparition, le corps, l'amitié...), de l'enfant du pays, qui ne cache pas son attachement à sa cité natale. «Arles est une ville dont on fait le bien malgré elle, et vers laquelle je reviens», répète-t-il à l'envi.

Pourquoi ce retour alors que, ce printemps encore, vous aviez qualifié votre ville de « mortifère » ?

Quand j'ai prononcé ce mot, je faisais référence à mon enfance. A l'époque, Arles me paraissait mortifère. La mort a d'ailleurs toujours rôdé dans cette ville. Dès les premiers temps de la chrétienté, elle était une immense nécropole. Le jardin des Alyscamps en garde encore les stigmates. Dans les années 1950, je me suis terriblement ennuyé ici. Sauf l'été, où je fréquentais les festivals aux alentours. Les dix autres mois, c'était le mistral, le froid, le vide. Rien à voir avec le dynamisme que l'on connaît aujourd'hui et auquel Actes Sud et Harmonia Mundi contribuent. Heureusement, j'ai eu la chance de rencontrer, adolescent, le milieu « underground » arlésien. Des dandys, des apprentis toreadors, des étudiants en cinéma... Des gens pleins d'esprit et cultivés. Bril-

lants, mais pas parisiens pour autant.

A quel moment avez-vous quitté Arles ? Et qu'en est-il, depuis, de vos relations avec ses habitants ?

Après le baccalauréat, en 1973, je suis parti à Montpellier, puis à Paris. Ma relation avec la ville s'est effilochée à mesure que la vie parisienne m'acaparait et que mes proches s'en allaient. Mon père, mes oncles, mes tantes. Quand ma mère s'est éteinte, en 1999, il m'a semblé que la ville s'est définitivement tue.

La disparition de votre mère vous a donc éloigné de vos terres...

Oui, pendant quelques années. Mais dès 2005, Françoise, ma femme, m'a encouragé à acheter une maison dans la partie antique de la ville. Grâce à elle, je me suis un peu réapproprié mes racines. Et réconcilié avec Arles. Même si je m'étais déjà manifesté lors

des grandes inondations de 2003. Ou en signant un décor sur la piste des arènes, en 2004.

Votre regard sur la ville a-t-il changé ? Vos rapports avec les Arlésiens sont-ils plus sereins ?

Effectivement. Depuis mon retour, je constate qu'Arles a beaucoup évolué. Elle n'est plus la cité indolente et délétaire de mon enfance, mais une ville tournée vers son présent et son futur. Dans le même temps, mes relations avec les habitants se sont apaisées. Le succès de l'exposition sur les 20 ans de la maison Lacroix, aux Arts décoratifs, n'y est pas pour rien. Comme l'aménagement des TGV, les costumes du *Cyrano* mis en scène par Denis Podalydès à la Comédie-Française ou la mise en scène de la suite *Elle Déco* à la Cité de l'architecture... Tout cela m'a donné une confiance nouvelle. J'avoue ne plus avoir peur de déce-



CHRISTIAN LACROIX, dans les arènes de sa ville, qu'il vient de décorer d'une fresque circulaire composée de personnages emblématiques.

GEORGES BARTOLUCCI/EPHOTO

voir les Arlésiens. Je peux leur dire que, si j'ai mené à bien tous ces projets, c'est un peu grâce à eux.

Il y avait, dans ce retour, un soupçon d'appréhension ?

Sûrement... Connaissant leur exigence, je savais qu'en revenant, je m'exposais à leurs critiques. Ils allaient me scruter, me juger. Voir si j'avais pris de l'épaisseur durant toutes ces années d'absence.

Pourquoi avoir accepté d'être directeur artistique de cette 39^e édition des Rencontres ?

Cette proposition s'est imposée à moi, alors que je l'avais refusée il y a quelques années. Elle correspond à mon état d'esprit actuel. Il n'y a pas la mode d'un côté, la scénographie ou la mise en scène de l'autre. Dans mon travail, tout est intimement lié. Imbriqué. Cette aventure est l'occa-

sion de rendre hommage au photographe arlésien Lucien Clergue et à la ville, qui a toujours entretenu une relation forte avec la photo. Comme moi, d'ailleurs. Depuis ma naissance, j'ai une passion pour les images. J'en ai toujours collecté et amassé des milliers dans les journaux, les magazines. Elles m'ouvraient davantage les yeux que toutes les illustrations de mes livres de jeunesse. Cet art est mon épine dorsale et la source majeure de mes inspirations.

“La photo est mon épine dorsale et la source majeure de mes inspirations”

Parmi les 60 expositions présentées, quelles sont celles qui rendent hommage à votre cité natale ?

Il y a surtout celle de l'Archevêché, qui met en scène l'Arles vernaculaire, à partir d'un patchwork d'images accumulées, classées, triées, récupérées chez des particuliers ou des photographes de studio. Et puis celle de Peter Lindbergh, qui concerne la plage de Beauduc, en Camargue. Un endroit magique qui fut le lieu de prédilection de ses prises de vue, entre 1990 et 2007.

Avez-vous d'autres projets, dans les années à venir, avec votre ville ?

Je ne sais pas quand, mais il est certain que j'ai envie de rendre aux Arlésiens ce qu'ils m'ont donné. D'investir ma créativité ici. Et d'y créer, un jour ou l'autre, une fondation, un musée... ●

Propos recueillis par Sylvie Wolf



Le musée Réattu

C'est là que mes parents, au milieu des années 1950, m'ont emmené voir ma première exposition Picasso. De ce jour, j'ai su que l'art appartenait à la vie. J'ai passé entre ces murs nombre d'après-midi de mon enfance et découvert une matière à rêver et à penser. Logé dans le prieuré de l'ordre de Malte, ce musée abrite une collection photographique exceptionnelle (Clergue, Weston, Man Ray, Brassai...), une donation de 57 dessins de Picasso scellant l'attachement viscéral du peintre catalan à Arles et des sculptures de Zadkine ou de Toni Grand.

Mes lieux cultes

Des premières visites au musée Réattu, ou à l'abbaye de Montmajour, à la place de l'hôtel de ville et sa petite musique de nuit, en passant par la maison familiale, retour sur les premières sources d'inspiration du couturier.



Le carillon de l'hôtel de ville et la fontaine de l'Obélisque

La nuit, il n'y avait que deux bruits dans Arles. Le carillon des heures de l'hôtel de ville, très Berlioz ; et l'eau jaillissant du bec de cygne, à la fontaine de l'Obélisque. Cette ville est faite pour l'obscurité. Consciemment ou inconsciemment, j'étais comme un somnambule poursuivant le ciel étoilé de Van Gogh. Qui n'a pas erré sur les quais du Rhône, là où il tourne, d'Avignon vers la mer, ne sait pas.



L'escalier de l'abbaye de Montmajour

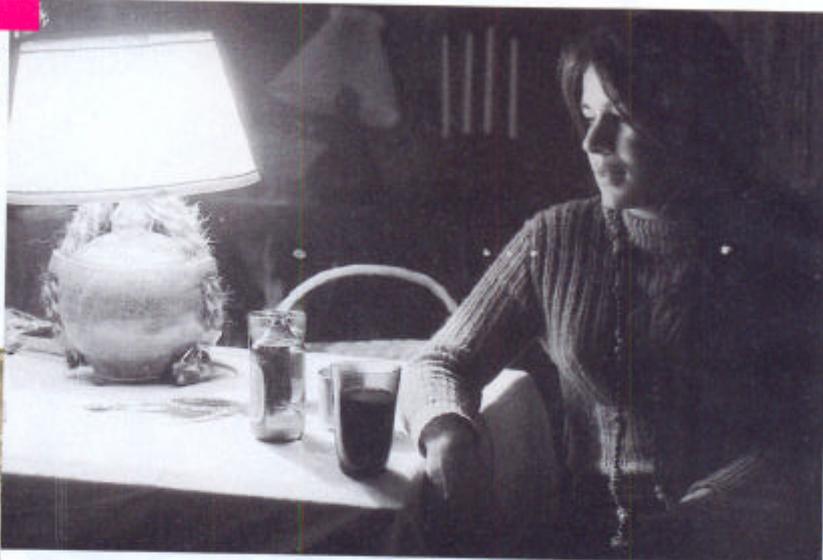
Monter, descendre... cela force le corps à des replis, à des courbes ou à des extensions qui lui assurent toujours plus d'émoi, de grâce et de hiératisme que la simple marche. Vertige des cimes et des abîmes. L'escalier de l'abbaye de Montmajour donnant sur le vide est sublime, tout comme ces sculptures-moulages géants de Rachel Whiteread qui me ravissent.

◀ Jusqu'au 31 octobre, Christian Lacroix habille les 25 salles d'exposition du musée Réattu, revisitant les collections, auxquelles il intègre une sélection de ses œuvres ainsi que celles d'artistes qu'il a choisis.

Mes grandes figures

Wally Bourdet

Cette amie m'a fait connaître ce que j'appelle l'« underground arlésien » au milieu des années 1960. Son anarchiste de père programmat au ciné-club toute l'avant-garde de l'époque et les incunables du muet. Sa mère veillait sur un phalanstère d'enfants terribles. Bien qu'en pointillé, le lien ne s'est jamais distendu. Aujourd'hui, Wally est « médiatrice » de l'exposition sur la mémoire d'Arles qui se tient à l'Archevêché.



COLL. ANTIQUE/RE. © MERCURE DE FRANCE

Ma mère

Peu de moments de plénitude me reviennent de mon enfance, mis à part ces jours liés à la fête, au théâtre et au cinéma. Toutefois, chaque mois de septembre, je retrouve ce goût de surprise et d'aventure lié à un séjour fait avec ma mère aux Saintes-Maries-de-la-Mer. J'avais 6 ou 7 ans. On vivait tous les deux. Le village nous appartenait quasiment. On restait les derniers à la plage, avec cette lumière de fin du jour que nous aimions tant. Il y avait dans ces journées quelque chose d'euphorique, d'insolite et de vraie beauté.



COLL. PARELLERS. © MERCURE DE FRANCE

Mon grand-père

Il a laissé une belle garde-robe. Il était hyper-coquet, hyper-élégant. Il dépensait tout à « faire la vie » comme on disait joliment, disparaissant pendant des mois avec d'autres élégants, bambocheurs et cocottes. Je l'adorais. Mon grand-père avait sa superbe. Quelque chose de Jules Berry. Le dimanche soir, il nous inventait des saynètes sur l'actualité. D'après le livre *Qui est là ? Traits et portraits*, au Mercure de France, novembre 2004.



Frédéric Audema

Du collègue aux années d'université à Montpellier, en passant par Londres et Venise, nous avons tout partagé avec Frédéric. C'est Michèle, sa femme, qui s'occupe des boutiques Christian Lacroix d'Arles. Ses enfants ont travaillé avec moi à ces 39^{es} Rencontres. Frédéric, lui, cultive désormais des oliviers dans le triangle d'or de la Vallée des Baux.

Lucien Clergue

Si les Rencontres se sont installées à Arles, ce n'est pas par hasard mais bien grâce à Lucien Clergue, leur créateur. Il a d'abord eu une passion pour le violon. La photographie n'a surgi qu'après, à la fin de la guerre. C'est à partir de là qu'il a apprivoisé l'horreur, conjurant par les blancs la noirceur de ce monde d'après apocalypse. Je me retrouve en lui, malgré notre écart d'âge – Lucien est né en 1934, moi en 1951. Nous partageons cette même fascination pour la mort.



© JACQUES